

GHETTO

ISBN : 978-2-02-101973-5

© Éditions du Seuil, mars 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

Extrait de la publication

BERNARD CHAMBAZ

GHETTO

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

À Antoine et Clément

« Ainsi les mères auront le souvenir constant de leurs fils, et, si elles le veulent, elles pourront écouter leur souffle à travers le bruissement des feuilles des mûriers et des robiniers. »

Giuseppe BONAVIRI

1

Paris a pris place au cœur d'un résidu de la mer tertiaire légèrement relevé par l'effet de la poussée des gneiss et des granits à l'œuvre sous le manteau oriental. Sur les vestiges d'une lagune et de lacs d'eau douce, des sédiments se sont déposés par périodes. Il y a des pierres à plâtre, du gypse et des calcaires avec lesquels on a construit des maisons solides à la place des cabanes néolithiques, mais le sous-sol regorge de cavités monumentales susceptibles d'effondrements. Il y a des coquillages qui finissent parfois leur carrière sur des rebords de cheminées. Il y a des gisements fossiles vertébrés, enfouis dans le niveau des sables à galets d'Étréchy qui datent de trente et un millions d'années. Lors des fouilles entreprises à Grenelle sous le Second Empire, on a retrouvé des os de rennes et de yaks sibériens. On a même retrouvé le squelette entier d'un mammoth à l'aplomb du square Montholon.

À la suite des courants diluviens, les eaux ont tracé leur cours. La rivière Seine descend doucement d'un plateau oolithique, elle a franchi des sillons marneux et reçu en amont ses affluents. En arrivant vers le cœur du bassin,

GHETTO

elle flâne, elle s'adosse aux forêts, elle offre aux coteaux des figuiers, elle révèle des argiles vertes comme les mers du Sud, elle creuse les berges où les nageurs coiffés d'un bonnet en feutre viendront se sécher au milieu des champs de bleuets. Elle se divise. Un bras mort aujourd'hui suivait autrefois le tracé des Grands Boulevards. Une lieue à l'ouest, la rivière Bièvre se glisse jusqu'au pied de la butte Sainte-Geneviève, une des sept collines que nous avons coutume de nommer montagnes. Quant à la ville, elle s'est moulée sur les deux rives et elle vient confirmer la loi que les philosophes anglais ont prêtée aux humains, à savoir que notre identité se perçoit et se dissout dans le flux de nos sensations, mais au bout du compte, comme dit la chanson, Paris sera toujours Paris.

On pourrait dessiner à l'équerre un triangle formé par le pied de la butte qui couronne le XVIII^e arrondissement où mon père a vendu à la criée des numéros spéciaux à la gloire du petit père des peuples, le XI^e dont il représenta à l'Assemblée l'avant-garde des tailleurs et des doreurs pendant deux législatures à l'époque où le président de la République envisageait d'enterrer le canal Saint-Martin, et le V^e avec le sommet du triangle au numéro 9 de la rue du Fer-à-Moulin qui s'est longtemps appelée rue aux Morts puis rue Muette par altération.

Mon père a été enfant de chœur puis marxiste zélé. Quand il est mort, « ma mère » l'a enterré en pyjama et en chaussettes, bleu clair le pyjama, bleu foncé les chaussettes.

À force de lavages, les chaussettes étaient rêches et elles seraient tombées en accordéon sur ses chevilles si on l'avait mis debout. Mais il était désormais à l'abri de ces désagréments. Une infirmière a vérifié qu'aucun papier ne traînait dans ses poches et j'espère qu'elle a rasé les poils blancs qui commençaient à envahir son cou.

Ma mère pensait bien faire. En tout cas, elle voulait faire simple. Il n'aimait pas les chichis ! C'était une façon de dire et un raccourci pour se ranger derrière son étendard rationaliste. Il n'était pas du genre du camarade Bozonnet qui avait mis en terre Mme Bozonnet avec ses trois manteaux de fourrure. Et puis il ne retournait jamais au cimetière après un enterrement. Le hasard aura voulu qu'il meure sur l'emplacement d'un ancien cimetière où un chariot tiré par des traîne-misère transférait les suppliciés et les indigents morts dans les hôpitaux, les cadavres cousus

GHETTO

dans une serpillière et jetés en vrac, par douzaines, au fond d'une fosse commune à ciel ouvert.

Tout le monde s'est évertué à faire vite. Mon père aura attendu à peine vingt-quatre heures dans une chambre froide. En milieu de matinée, les croque-morts sont arrivés à la collégiale. Ils ont garé le fourgon couleur corbeau dans une cour intérieure. Ils ont chargé le cercueil. Le fourgon a gravi la rampe en ciment puis il a tourné à droite dans la rue du Fer-à-Moulin.

Mon père a traversé une dernière fois la Seine puis remonté les Grands Boulevards qu'il avait si souvent descendus. Avant midi, le fourgon s'est arrêté devant la barrière au bout de l'avenue Rachel. Un homme sans âge l'a levée. Alors il ne restait plus qu'une centaine de mètres sur les pavés disjoints jusqu'au chemin des Israélites. Les croque-morts ont porté le cercueil à travers le fouillis des tombes, sous les tilleuls, jusqu'à son tombeau. Mon père est le quinzième sur seize. Il est le seul gentil. Après la cérémonie, les fossoyeurs ont rescellé la pierre de granit ocre où seront bientôt gravées les bornes de sa vie.

Né le 12 décembre 1923, à Étréchy, connue pour ses sables à galets et son portail à double voussure surmonté d'une baie en tiers-point, mort le 4 août 2004, à Paris. Il n'y a ni marbre ni épitaphe. Mais le peuple des oiseaux doit savoir que mon père a été enfant de chœur puis marxiste zélé.

Tu réécris l'histoire !

Depuis l'enfance, mon père m'adresse ce grief. Selon les circonstances, il esquisse ou non un sourire ironique. Lui, évidemment, il ne la réécrit pas. Il l'écrit. Il l'a écrite. Il s'est longtemps tenu à l'avant-garde des masses qui l'écrivent. Moi ce n'est pas pareil. Pour aggraver mon cas, je développe une vision subjective des choses et des êtres.

Pour un peu, mon père me reprocherait de le réduire à l'apparence d'une marionnette. C'est écrit : mon roman va manquer de nuances. Trop souvent il ne s'y retrouvera pas. Pourtant c'est mieux que dans les dictionnaires biographiques du mouvement ouvrier, plus long en tout état de cause, et moins désespérant que de pleurer parmi les ombres dans les prairies d'asphodèles.

Bien entendu, sa vie ne s'est pas résumée à la liturgie. Par ailleurs, il n'a jamais été groom. Et s'il doit bien reconnaître qu'il a été stalinien, à une époque où c'était un titre qui se méritait et dont on s'honorait, il semble en méconnaître certaines implications désobligeantes.

GHETTO

La simple idée qu'on pût le comparer à une marionnette l'indispose. L'image d'une marionnette affaissée dans un coin, derrière le rideau de l'Histoire, le rend malade. Le comparer à un marionnettiste n'aurait rien arrangé. Jamais il n'a tiré les ficelles de pantins. Jamais il ne se serait arrêté, à l'angle du jardin botanique et de Santa Maria dei Miracoli, devant la bicoque de Messer Peppino qui vend à la criée des *pupi* capables de révéler des mystères.

Mon père me demande comment je vais m'y prendre. Malgré les infinis détails de chaque journée interminable, il a raison. Il faut bien un début, un milieu et une fin. Même si on a tout loisir de débiter par le milieu voire par la fin, même si la mort de mon père donne le diapason, même si les argiles vertes et les rennes du quartier de Grenelle élargissent le théâtre des opérations, même si tout se mêle comme les odeurs d'éther et de citronniers dans le fatras qui nous tient lieu de mémoire. Il faut un axe. Réduit à sa plus simple expression, ce serait sans doute « le communisme, mon père et moi ».

Il faut aussi une intrigue. Avec un peu de chance, il suffira de tourner autour du sujet. Mon père pense que le communisme n'est pas mort. Il plaide pour une éternelle utopie. Moi j'ai le sentiment qu'une bonne part de nous-mêmes reste prise dans les filets du passé, on a beau faire, on a beau courir, le temps qui passe accentue notre solitude.

Le dictionnaire alphabétique et analogique Robert, publié en 1970, consacre six lignes et une citation à « Ghetto ». Le préambule insiste pourtant sur le fait qu'un mot prend sa pleine valeur par les liens multiples d'associations d'idées. La deuxième édition entièrement revue et enrichie, mise à jour en 1992, lui consacre un tiers de colonne. « Ghetto » reste survolé entre deux mots à l'orthographe fantasque, « Ghesha » et « Ghilde », qui n'existaient pas dans la première édition et nous font voyager au Japon et en Hollande.

« *n. m.*, mot italien attesté en 1536, désignant le quartier des fonderies à Venise où les juifs étaient établis, derrière des murs et des portes qui l'isolaient. »

L'article se termine sur une exhortation de Mauriac : « Prolétaires de tous les pays, sortez de votre ghetto. » Il faudrait le prendre au mot. Il eût fallu, puisque les prolétaires ont peu ou prou disparu du paysage ou sont revenus à l'état de gueux sinon au statut des indigents romains ne fournissant à la cité que leur progéniture comme Cicéron nous l'enseignait par la voix de notre

GHETTO

professeur de latin qui avait fait 14-18 et nous dispensait en costume trois pièces et nœud papillon les prolégomènes des lettres latines émaillés de ses souvenirs de mitraille et d'obus.

Un autre dictionnaire évoque le ghetto auvergnat des *Contes du lundi* et le ghetto noir où j'ai fait mes premiers pas avec Ed Cercueil et Fossoyeur à une trentaine de rues au nord de la maison où a grandi ma grand-mère américaine. Par ailleurs, il précise que les fonderies vénitiennes coulaient des bombardes. Puis il convoque Mauriac à qui visiblement le mot plaisait : « Et comme du vivant de Staline, la classe ouvrière demeurera confinée dans son ghetto. » La citation s'en prend à l'esprit de chapelle des discours de Thorez et elle se porte avec une bienveillance toute bourgeoise au secours du prolétariat.

La Fête de l'Humanité eût constitué aux yeux de mon père un titre préférable à *Ghetto*.

La fête de l'Humanité s'imposait car c'était son credo, le bonheur de l'humanité, l'épanouissement de tous les individus, une félicité à portée de main dès que nous atteindrions les rivages du communisme. C'est ce que mon père et Marx assuraient avec le même aplomb, et j'ai longtemps pris cette prophétie au pied de la lettre, confondant joyeusement le paradis communiste et le paradis d'un Robinson qui aurait eu la veine d'échouer sur une île mieux disposée.

La fête s'inspirerait de la vraie fête qui nous enchantait tous les mois de septembre, au retour des vacances, pour une nouvelle année selon notre calendrier laïque, une fête avec ses huîtres, ses spectacles, ses bonnes paroles, ses thés à la menthe touaregs et ses foulards ouzbeks, avec ses arbres décorés de faucilles et de marteaux dorés sur fond de papier crépon rouge, mais une fête qui ne se limiterait pas à deux jours, une espèce de fête perpétuelle avec les huîtres et les spectacles et les bonnes paroles à

volonté, une fête à vie, sans qu'il fût envisageable une seconde que l'humanité eût l'idée saugrenue de refuser cette allégresse, moins encore que cette fête pût dégénérer en mauvaise farce.

La cause du peuple pâtissait évidemment de l'ombre portée par le nom du journal maoïste. Avec le temps, l'ombre s'était dissipée sinon effacée et mon père n'aurait pas renié un tel titre. Qu'est-ce qui l'a motivé sinon cette cause, la bonne, sinon qu'elle était noble et juste, qu'il n'y en avait pas de meilleure, et qu'on était en droit de l'épouser l'embrasser la défendre la servir. À l'âge de la majorité, il a donné son adhésion au parti communiste dont le secrétaire général se décrivait lui-même comme un *filis du peuple*. La cause du peuple fut son moteur. Elle a remplacé Dieu comme cause première et comme cause finale, reléguant à l'arrière-plan son expérience déjà lointaine d'enfant de chœur quand il paraissait en soutane écarlate et surplis blanc, balançant l'encensoir et marmonnant les répons latins sous les voûtes de l'église fameuse par son portail à double voussure surmonté d'une baie en tiers-point.

Et puis le mot « cause » lui plaisait. Il lui arrivait assez souvent de terminer ses phrases par un définitif *et pour cause* qu'il alternait avec *cqfd*, car il adorait les démonstrations, il y mettait tout son cœur et un art consommé de la dialectique apprise dans la vie puis dans les écoles du parti, *ce qu'il fallait démontrer*, ce qui l'était donc, démontré, avec éclat, sans qu'on pût le soupçonner de déterminisme : que la Terre tournait autour du Soleil, que les prix augmentaient plus vite que les salaires, que

GHETTO

les fraises se mangeaient avec de la crème fraîche, qu'il était plus grand que moi, que nous œuvrions au bonheur de l'humanité. Il tapotait le bras de son fauteuil danois et répétait *cgfd*. Sa démonstration était scientifique, irréfutable, éblouissante, sortie de son chapeau avec les colombes et les mouchoirs qui vous laissaient baba. Le cas échéant, mon père avait recours à ce coup de génie permanent de l'axiome qui est une vérité indémonstrable mais évidente pour quiconque en comprend le sens universel.

Le parti a toujours raison. D'ailleurs le mot « cause » lui plaisait tant qu'à la première occasion venue il utilisait *bicause* par lequel je conçus qu'il était bilingue et en restai pénétré d'admiration.

L'humanité, mon père la connaissait. Il l'avait fréquentée dans les grands textes. Le peuple, il le connaissait aussi. Il connaissait aussi bien la classe ouvrière que le peuple des petits métiers. Grâce aux missions que le parti lui avait confiées, il frayait avec les mineurs du bassin cévenol, les métallos du bas pays normand, les conducteurs d'autobus du dépôt du Point-du-Jour.

Dès l'avant-guerre, il avait côtoyé le peuple des petits métiers de la Glacière et du faubourg Saint-Marcel où une partie de son enfance s'était passée. Le jeudi après-midi, il vagabondait vers le boulevard de l'Hôpital ou du côté de la Bièvre où il tentait de reconstituer l'itinéraire de la rivière avant qu'elle ne fût casernée et respirât seulement par des tampons d'égout en fonte. Dans des arrière-cours, il apercevait des vieux qui n'étaient pas encore morts des suites surnoises de leur labeur, des vieux qui avaient été teinturiers, peaussiers, tanneurs, mégissiers, corroyeurs, des vieux dont les garçons s'étaient fait trouer la peau dans les tranchées, des vieilles qui avaient été blanchisseuses quand on attrapait des maladies rien qu'à laver le linge sale pour trois sous.

